Dialogue franco-vietnamien
sur la fabrique d'un livre
et la mémoire de la bataille de Dien Bien Phu

Au sommet de Gabrielle, novembre 2018, © P. Journoud

Professeur d'histoire contemporaine, coordinateur Vietnam-Cambodge-Laos et directeur du Diplôme universitaire (D.U.) « Tremplin pour le Vietnam » à l'Université Paul-Valéry Montpellier 3, Pierre Journoud a publié de nombreux ouvrages et articles sur les relations franco-vietnamiennes, les conflits et processus de paix dans la péninsule indochinoise. Publié au printemps 2019, son dernier ouvrage – *Dien Bien Phu. La fin d'un monde* – doit à la journaliste indépendante Dao Thanh Huyen son deuxième chapitre, un récit inédit de la bataille croisant les témoignages français et vietnamiens que Pierre Journoud et Dao Thanh Huyen avaient recueillis, dans les années 2000, au cours de leurs enquêtes orales respectives.

Dans un dialogue sincère et original, les deux auteurs confrontent ici leur expérience du témoignage et de la mémoire, de l'histoire et de ses acteurs, avec l'espoir d'offrir aux étudiants et aux lecteurs quelques clés de compréhension de leur travail.

Lien vers la présentation du livre sur le site des éditions Vendémiaire : https://www.editions-vendemiaire.com/catalogue/collection-chroniques/dien-bien-phu-pierre-journoud/

Lien vers la bibliographie complémentaire de l'ouvrage : https://www.editions-vendemiaire.com/wp-content/uploads/2020/05/Bibliographie-DBP-pour-site-Vend%C3%A9miaire.pdf

Le monument aux morts vietnamien, au cœur du lieu de mémoire de Dien Bien Phu, novembre 2018, © P. Journoud

Des auteurs et de leurs motivations originelles

Pierre Journoud (PJ) : Huyen, tu as vécu, enfant, la fin de la guerre du Viet Nam dans ce que tu appelais ton « royaume de 17m² », à Hanoi. Est-ce pour mieux comprendre cette immense tragédie que tu t'es intéressée à ses origines, plus particulièrement à la bataille de Dien Bien Phu qui apparaît depuis la France comme une transition douloureuse, dans la péninsule indochinoise, entre l'ère « française » et l'ère « américaine » ?

Dao Thanh Huyen (DTH) : Longtemps, j'ai cru que les bruits de bombes, les images de la terre qui tremblait et des fenêtres qui bougeaient frénétiquement étaient le fruit de mes fantasmes. Longtemps, j'ai pensé que ces souvenirs étaient fabriqués par mon imagination et enrichis par les documents officiels, écrits ou audiovisuels. Je me disais qu'en fin de compte, je n'étais qu'une fillette de trois ans quand les Américains ont bombardé Hanoi avec les B-52, en décembre 1972 : mes souvenirs de guerre n'étaient

donc qu'une fable, peut-être utile pour jouer l'intéressante[1]… Il m'est arrivé de m'interroger sur la netteté des images et des sons que j'ai gardés dans un coin de ma tête. Par exemple, l'image de l'ombre du rideau en bambou sur le plancher de la pièce qui servait de chambre à coucher et de salon pour une famille voisine de cinq personnes. Je me vois encore plantée au milieu de cette pièce, admirant la danse effrayante des lattes de bambou dans un bruit sourd d'avions ennemis, le corps tétanisé par la peur de ne plus jamais pouvoir revenir à l'abri, sous un escalier, avec ma mère et les autres.

Je n'avais jamais posé de questions à mes parents sur cette époque.

Plus tard, ce fut l'angoisse dans les yeux de ma mère, à chaque fois qu'on parlait de la guerre, qui m'a poussée à lire des livres à ce sujet. Je voulais savoir pourquoi ma mère, mon père, les parents de mes amis, tout le monde ou presque, ne cessaient de répéter : *Kho may cung chiu duoc nhung dung co chien tranh nua* («On peut tenir bon devant les souffrances matérielles mais plus jamais de guerre»). Je pensais le contraire. On manquait de tout, alors que les films montraient la guerre souvent avec un «happy end», les ennemis-méchants-cruels-minables-sournois chassés par les nôtres-gentils-beaux-généreux-savants... Je voulais devenir vendeuse de billet dans un cinéma (pour voir et revoir les films autant de fois que je l'aurais souhaité) ou bien soldat, pour vivre librement loin de la famille et goûter aux aventures militaires romantiques et courageuses.

J'avais 8 ans lorsque, finalement, j'ai compris qu'on ne rigolait pas avec la guerre. En cette année 1977, la télévision diffusait des

1. Sur ces événements : Huyen Mermet, *Dang Durc Tue et Nguyen Xuan Mai, Doi mat voi*B-52.Hoi uc Hanoi [Face aux B-52. Mémoires de Hanoi], Hanoi, Nhà Xuat Ban Tre, 2012.

images de massacres de villageois vietnamiens près de la frontière avec le Cambodge. Mon père, chirurgien dans un hôpital public, était parti dans la région de Chau Doc-Long Xuyên, pour seconder ses collègues militaires. De retour du Sud, il n'a rien raconté, pas plus à moi qu'à mon petit frère. Mais un jour, j'ai surpris une conversation entre lui et nos voisins, curieux de savoir si la réalité était aussi crue que ce que montraient la télévision et la presse. Mon père n'a mentionné aucune scène de feu ou de sang mais il a longuement décrit ces visages juvéniles de soldats qui partaient le matin, en lui disant «Au revoir papa»… et qui ne rentraient pas le soir.

Le 18 février 1979, une (très rare) sortie en famille fut interrompue par l'annonce de l'arrivée en «vagues humaines» des Chinois au Nord du pays. Pendant près de cinq semaines, les combats firent rage tout le long de la frontière entre le Viet Nam et la Chine. Le 5 mars 1979, l'ordre de mobilisation militaire générale fut lancé au Viet Nam. Le même jour, la Chine déclarait avoir administré sa «punition» envers Hanoi et retirait ses troupes du territoire vietnamien. Mais la zone frontalière entre les deux pays entra dans une longue période de guerre psychologique qui devait durer dix ans[2]. En août 1979, mon père fut mobilisé pour une antenne de soin vers Dong Mo, non loin de Lang Son – petite ville frontalière qui avait été complètement dévastée par les Chinois.

À Hanoi, on s'est remis à creuser des tranchées sur les trottoirs. On nous demandait d'être prêts à évacuer la ville à n'importe quel moment. Les médias mais aussi les écrivains se mirent à dénoncer la cruauté chinoise. J'ai vu la peur sur le visage de ma mère. Hanoi

2. Pour une courte synthèse historique : P. Journoud, «Les guerres, 1945-1991», in Benoît de Tréglodé (dir.), *Histoire du Viêt Nam de la colonisation à nos jours*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2018, pp. 49-71.

n'est qu'à 120 km environ de Lang Son, et les rumeurs parlaient de fous furieux affamés qui fonçaient devant et qui tuaient tout ce qui bougeait sur leur chemin. Il nous est arrivé de ne pas avoir de nouvelles de notre père pendant un moment. Un jour, mon petit frère a gaffé en regardant des images de morts à la télé : « Papa est-il parmi ceux-là ? » Je ne sais pas ce qui m'a pris, je lui ai donné une baffe. Cette nuit-là, je réalisais que je pourrais perdre mon père, à cause de la guerre.

Tout au début du conflit, à la radio, à la télévision et dans les journaux, les discours patriotiques s'enchaînaient sur fond de chansons, de poèmes, de caricatures antichinoises. Et le nom de la bataille de Dien Bien Phu fut cité de nombreuses fois, avec d'autres victoires. Après la guerre, il y avait une drôle d'ambiance dans les rues de Hanoi. J'apprenais à faire du vélo et souvent, je tombais dans l'un des trous qui devaient servir d'abris en cas d'attaque aérienne chinoise. Avec le temps, ces trous se sont remplis d'eau de pluie et de feuilles d'arbres mortes. Ils sont devenus des poubelles publiques, fondues dans le décor, incapables de protéger d'autre chose que des hordes de cafards. En 1980, lorsque je suis entrée en 6e, dans une classe où il y avait une jolie fille prénommée Viet Hoa (littéralement « Vietnamien Chinois »). Elle était souvent taquinée par des autres : « Tes parents doivent être prochinois pour te nommer ainsi »... Vingt-cinq ans après, j'ai commencé à m'intéresser vraiment à Dien Bien Phu. Et ce n'est pas tant la bataille elle-même qui m'a séduite que les mémoires concernant l'événement et plus largement, les souvenirs de guerre. Je voulais savoir comment et pourquoi on sort – ou pas – d'une expérience si bouleversante.

En 1955, ma grand-mère maternelle a fait partie de ces Nordistes qui ont choisi le Sud. Je n'ai jamais su la raison de ce départ. Elle m'a vaguement raconté ses derniers jours à Hai Phong, en attendant d'être embarquée sur un navire français. Ils étaient des

centaines de milliers, la plupart catholiques, à abandonner le Nord pour une destination complètement inconnue. Dans le sens inverse, des dizaines de milliers de Sudistes rejoignaient le Nord. La vague de Nordistes partant au Sud (plus tard, dans les documents officiels, on parlera de l'« exil ») et de Sudistes remontant au Nord (Tap ket) a duré 100 jours. Cela s'est produit à la suite des accords de Genève qui, entre autres, avaient divisé le Viet Nam en deux, le 17e parallèle ayant été choisi comme zone de délimitation entre le Nord et le Sud. Les élections devaient se dérouler en 1956. Entre temps, selon ces accords, les Vietnamiens pouvaient circuler librement entre les deux régions du pays et choisir l'endroit où s'établir.

J'ai rencontré pour la première fois ma grand-mère vers l'âge de 7 ans, je savais qu'elle existait mais comme elle vivait dans un « autre » pays que moi, je ne m'intéressais à elle que quand nous recevions des lettres venues de Saigon, via Hong Kong. En 1976, après la réunification du Viet Nam, grand-mère est venue séjourner dans mon « royaume de 17m² ». Je suis aussitôt tombée amoureuse de cette femme élégante. Et quand elle est repartie, j'ai posé beaucoup de questions à ma mère, surtout celle-ci : « Pourquoi mamie ne vit pas avec nous ? » À quoi ma mère répondait : « Demande-lui toi-même. » Je ne me souviens plus d'avoir réellement posé la question à ma grand-mère, mais je sais que personne ne m'a jamais donné une vraie réponse. Alors, oui, plus tard, j'ai voulu savoir pourquoi, à la fin de la guerre d'Indochine, ma grand-mère avait choisi de partir.

Et toi Pierre, dans ton « chemin » vers Dien Bien Phu, y-a-il eu une grand-mère ?

PJ : Pas exactement… Ma grand-mère paternelle a beau avoir épousé en premières noces un dessinateur qui travaillait pour les soieries de Lyon (très liées à l'Indochine pendant la période coloniale), celui-ci est mort très jeune, quelques années après la fin

de la Seconde Guerre mondiale, sans avoir jamais mis les pieds au Viet Nam. C'est de la bouche de leur fils – Bernard, mon père – que j'ai entendu pour la première fois claquer ces trois syllabes. Comme un lieu de souffrances, mais d'une altérité radicale, dont la charge émotionnelle m'attirait irrésistiblement. J'étais encore lycéen et l'idée d'une carrière militaire m'avait effleuré l'esprit, au moment où mon père mettait un point final à la sienne. Après une trentaine d'années de service dans la cavalerie, il allait entamer une heureuse reconversion dans le secteur civil et associatif. Issu de la promotion Vercors (1960-62) de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr Coëtquidan, il appartenait à cette génération d'officiers postcoloniaux trop jeunes pour avoir participé aux deux dernières guerres qui achevèrent de dissiper le mirage colonial, l'Indochine et l'Algérie, mais profondément marqués par leur tragique issue. Il me parlait de ses instructeurs à Saint-Cyr, dont certains étaient revenus d'Indochine bouleversés par la guerre et par la défaite à Dien Bien Phu, où ils avaient perdu des camarades. Pétri d'humanisme classique et passionné d'histoire, il avait partagé l'amertume des officiers de cette «génération sacrifiée» pour lesquels la guerre d'Indochine constituait un épouvantable gâchis de sang et de vies dont Dien Bien Phu était le poignant épilogue[3]. Il avait aussi des souvenirs personnels de cette bataille et de la chute du camp retranché, relayés par la presse et son entourage. Du haut de ses 15 ans, il avait été saisi par l'émotion qui avait submergé son professeur d'histoire, au lycée du Parc à Lyon, lorsque celui-ci avait solennellement annoncé à toute la classe la chute du camp retranché et la défaite française, le 7 mai 1954. La «coupable légèreté» des

3. Sur cet impact générationnel : P. Journoud, «Les guerres coloniales des "soldats perdus", 1945-1962», in H. Drévillon et O. Wieviorka (dir.), H*istoire militaire de la France*, t. II, Paris, Perrin, 2018, pp. 477-585.

responsables politiques qui avaient engagé tant de jeunes soldats dans une guerre dont ils ne semblaient percevoir ni les tenants ni les aboutissants, aggravée par la «cruelle indifférence» des Français pour ces soldats morts et blessés par dizaines de milliers à quelque 10 000 km de chez eux, l'avaient alors profondément choqué. Élève-officier à Saint-Cyr, il avait projeté de rejoindre, en Algérie, l'une des compagnies de Méharistes chargées du contrôle du Sahara quand les accords d'Évian furent signés, en mars 1962. Sans cautionner le putsch d'avril 1961, qu'il qualifiait de «simulacre», il avait épousé la cause de l'Algérie française. Puis, s'en éloignant progressivement, il se tourna vers une carrière métropolitaine centrée sur la compétition et l'art équestres, du Cadre Noir au Centre sportif d'équitation militaire de Fontainebleau. Contrairement à d'autres périodes de l'histoire qu'il étudiait dans ses moments de loisirs avec la rigueur d'un chercheur, il garda longtemps sur l'histoire politico-militaire contemporaine des vues qui étaient celles de son milieu et de sa génération – surtout de ses aînés plongés dans un cycle de guerres apparemment sans fin, mondiale d'abord, puis coloniales ou néocoloniales, entre 1945 et 1962. Imprégné de l'idéalisme d'Ernest Psichari, l'un de ses écrivains de chevet à 20 ans, il continua de nourrir une vision fantasmée de la guerre d'Algérie qui n'osait pas s'avouer telle, tout au moins jusqu'au brutal «retour du refoulé» qui entraîna soudain, avec les révélations des généraux Massu et Aussarresses sur l'emploi de la torture au début des années 2000, une véritable «explosion mémorielle»[4]. Alors, avait resurgi le souvenir de sa soeur aînée, dispa-

4. Sur les mémoires de la guerre d'Algérie, voir parmi les les nombreux travaux de Benjamin Stora : La guerre des mémoires : la France face à son passé colonial (entretiens avec Thierry Leclere), La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2007 ; La gangrène et l'oubli. La mémoire de la guerre d'Algérie, Paris, La Découverte, 2005 (réédition).

rue en 1976 dans une avalanche, professeure agrégée d'anglais et « soixante-huitarde » qui avait auparavant milité contre la guerre d'Algérie et dénoncé l'emploi de la torture révélé par *Témoignage chrétien*. Je découvrais que ma famille, comme la tienne à l'épreuve de la guerre au Viet Nam, n'avait pas été épargnée par les divisions internes. Alors avait resurgi, aussi, le souvenir de l'improbable parcours du général de Bollardière qui avait tant fasciné mon père, de son immersion complète dans la violence de guerre, en Indochine puis en Algérie, à sa conversion radicale et définitive pour la non-violence et le désarmement nucléaire. Tout en adoptant progressivement un recul critique sur ses engagements de jeunesse, mon père me racontait l'ambiance à la fois passionnée et délétère de ses années saint-cyriennes en pleine guerre d'Algérie ; le prosélytisme à peine discret de certains de ses instructeurs en faveur de l'Organisation armée secrète (OAS) ; son raid de survie dans les landes bretonnes, brutalement interrompu avant sa fin à cause de l'évasion concomitante de militants de l'OAS échappés d'un camp breton ; la mort de l'un de ses meilleurs amis de Corniche, jeune sous-lieutenant tué par un sniper algérien dès les premiers mois de la guerre…

Issue d'un milieu chrétien progressiste, ma mère avait une approche de cette guerre moins passionnée et plus nuancée. Enseignante de français et d'espagnol, et grande lectrice d'Albert Camus, elle accordait une attention plus généreuse à ceux d'en face : Algériens qui avaient subi et combattu la domination française, Français d'origine algérienne qui s'étaient trouvés pris entre des idéaux violemment contradictoires. Elle distillait dans la conversation des arguments permettant de mieux comprendre les origines de la confrontation et les contradictions franco-françaises, que j'allais plus tard consolider en insufflant dans le débat familial certaines analyses puisées dans mes cours d'histoire sur la colonisation, les résistances et les aspirations à l'indépendance que celle-ci avait précocement suscitées.

Nul doute que ces débats familiaux ont alors stimulé mon imaginaire, attiré comme le tien par un certain goût de l'aventure, puis mes premières réflexions critiques sur la guerre et la paix que mes études d'histoire allaient me permettre d'approfondir. Finalement, mon projet initial d'embrasser une carrière d'officier s'est rapidement dissous, au contact de l'Université et de ses professeurs, dans l'apprentissage du métier d'historien et la découverte des méthodes qui permettaient de viser, à défaut d'atteindre, une certaine objectivité du récit. Une autre aventure commençait.

DTH : Dien Bien Phu semble avoir été un passage obligé dans tes études d'histoire…

PJ : En fait, mon premier contact « scientifique » avec la bataille s'est produit pendant mon année de maîtrise – le master 1, aujourd'hui – en histoire contemporaine. Nous avions un mémoire de recherches à rédiger. L'année précédente, au terme de l'un de ses cours magistraux, René Girault, professeur d'histoire des relations internationales à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne et ancien combattant de la guerre d'Algérie, avait exhorté ses étudiants de licence, dont j'étais, à poursuivre des recherches sur l'après-guerre d'Indochine. J'avais donc choisi de travailler sur « le départ des Français du Viet Nam », entre 1954 et 1957. Dien Bien Phu était effectivement un passage obligé pour comprendre cette phase transitoire mais j'en avais alors une lecture encore assez unilatérale. Tout en entrevoyant un processus de décolonisation plus complexe qu'on ne le décrivait pour le Viet Nam – avec ses flagrantes

La plaine de Dien Bien Phu et la rivière Nam Youn (Nam Ron en vietnamien) en avril 2004, © M. Klein

ruptures politico-militaires et ses discrètes continuités dans les domaines culturel, éducatif et économique – j'avais commencé à vibrer pour ces « soldats perdus » qui avaient vécu tant d'épreuves : le siège, la défaite, la captivité, le retour en France et pour beaucoup, de nouveaux combats en Algérie.

De ce premier travail intellectuel naquit l'ardent désir de découvrir à mon tour cette mystérieuse « planète Vietnam[5] », dont mes témoins m'avaient parlé avec tant d'émotion. Je voulais associer des étudiants vietnamiens et utiliser leurs moyens de transport habituels : le vélo, surtout, le train et le bus, accessoirement. Grâce à l'octroi de la bourse « Défi Jeunes » par le ministère de la Jeunesse et des Sports, ainsi qu'à divers sponsors associatifs et privés, français et vietnamiens, je pus financer, à l'été 1997, un voyage d'un mois pour cinq Français et deux Vietnamiens, autour de la thématique des lieux de mémoire franco-vietnamiens : 2 000 km parcourus dans la chaleur moite de l'été tropical, de la baie de Ha Long, au Nord, à la ville de Sa Dec, au cœur du delta du Mékong au Sud, le long de la route nationale n°1.

Avant de débuter cet inoubliable périple, dont je crois bien avoir pressenti alors ce qu'il aurait d'initiatique et de cristallisant dans mon cheminement intellectuel et humain, j'avais réservé une semaine préalable pour découvrir en 4x4 la haute région du Nord-Ouest, et tout particulièrement le site de la bataille de Dien Bien Phu, avec mes parents et mon beau-père, ancien appelé en Algérie. Après deux jours de 4x4 à travers des paysages à couper le souffle, et une étape à Son La pour y visiter l'ancien pénitencier colonial français, Dien Bien Phu se révéla soudainement à nos yeux. Je fus d'emblée impressionné par l'envergure et la majesté de cette

5. Selon le titre de l'ouvrage du grand orientaliste Paul Mus : *Planète Vietnam, petite sociologie visuelle*, Arma Artis, 1988 (édition établie par Serge Thion).

plaine que j'avais imaginée triste et minuscule, sidéré par le dynamisme de cette petite ville en pleine extension que je croyais être un bourg dérisoire, ému par l'accueil chaleureux des habitants et des populations minoritaires de la région. Je me souviens notamment d'une magnifique rencontre avec l'une des 53 minorités ethniques du Viet Nam, à une vingtaine de kilomètres du site de la bataille. Au bout du lac de Pa Khoang que nous avions traversé en barque, des femmes gracieuses pêchaient avec de grands filets ; des enfants trônaient fièrement sur le dos des buffles. Notre arrivée avait provoqué un attroupement de visages aussi surpris qu'accueillants. Ce lieu n'était pas encore touristique : nous étions seuls à jouir de sa magie.

DTH : Comment était le site de la bataille à cette époque ?

PJ : Il n'avait pas encore subi les opérations chirurgicales que les médecins du Parti allaient lui imposer quelques années plus tard, dans la perspective du cinquantenaire de la bataille. Entouré de champs de maïs et de rizières, et encore relativement préservé de l'urbanisme rampant, il offrait un visage aussi paisible que champêtre. Sur Éliane 2, colline alors relativement dénudée dont seul un pauvre char désossé témoignait des combats sanglants qui s'y étaient déroulés, je m'étais essayé au métier d'enseignant. À mon premier public – familial –, j'avais expliqué ce que je savais des causes, des modalités et des conséquences de cette bataille dont la brutalité semblait si lointaine aux rares visiteurs. C'est resté un très beau souvenir : mon père m'avait conduit symboliquement à Dien Bien Phu, par la force de l'imagination et de l'émotion ; sur place, désormais, il écoutait son apprenti-historien de fils tenter de dénouer les fils de la tragédie avec une approche plus « scientifique ». Un tournant, peut-être aussi : ma perception était encore franco-centrée mais, sur ces collines où rôdaient les « âmes errantes » des milliers de combattants qui y avaient été ensevelis, je commençais

La colline Éliane 2 en pleine transformation en 2004, © Dao Thanh Huyen

à prendre la mesure de ce que l'événement pouvait représenter aussi pour les Vietnamiens, et de la nécessité d'approfondir un jour cette dimension de l'histoire encore largement méconnue en France à cette époque. Je ne savais pas encore que ce voyage fondateur ne serait que le premier d'une longue série, et que la bataille qui l'avait motivé deviendrait, en quelque sorte, le fil rouge de mes recherches…

Quant à toi Huyen, quand as-tu été rattrapée par Dien Bien Phu, au point d'y consacrer bientôt de longs mois de travail ?

DTH : J'avoue que, malgré mon envie de connaître l'impact de la guerre d'Indochine sur le sort de ma grande famille, je ne me suis pas

intéressée particulièrement à la bataille avant fin 2003. Je travaillais alors comme formatrice en journalisme pour un projet franco-vietnamien. Mon éminent collègue Franck Renaud eut l'idée d'organiser une formation continue sur le thème de Dien Bien Phu, prévue pour 2004, l'année des 50 ans de la bataille. Fin 2003 donc, Franck et moi sommes allés à Dien Bien Phu pour un repérage. Quand j'ai aperçu le site depuis l'avion, un sentiment bizarre m'a saisie. Je n'avais pas d'attirance particulière pour cette région au nord-ouest du Viet Nam, même si j'entendais parler d'elle depuis longtemps. Ce jour-là, le ciel était dégagé, on pouvait voir des gens à moto chasser quelques buffles de la piste d'atterrissage. L'aéroport venait d'être rénové pour accueillir les visiteurs qui étaient attendus pour le cinquantenaire de la bataille. Dien Bien Phu avait déjà un statut de «ville», alors qu'il s'agissait d'une bourgade sans charme, avec une ou deux routes principales puis des impasses ou ruelles menant directement aux rizières, comme dans beaucoup de villes de province au Viet Nam. Nous avions visité tous les sites existants : le musée, quelques collines restantes, le QG français, les cimetières militaires vietnamiens, le monument aux morts pour la France puis le QG du général Giap, dans la forêt dense de Muong Phang. Jusqu'alors, j'étais curieuse de connaître un endroit nouveau, j'étais contente de rencontrer des gens, mais le site, même avec quelques cadavres de tanks ou de canons, ne rappelait rien des combats acharnés. Les quelques endroits encore «préservés» comme Éliane 2 étaient refaits avec du béton et de la peinture grisâtre. Le site dans son ensemble n'évoquait pas chez moi d'émotions fortes. Je crois que c'est au moment de quitter Dien Bien Phu, admirant depuis l'avion la plaine et les montagnes aux alentours, que j'ai commencé à réaliser qu'un autre monde avait existé, en bas, un demi-siècle auparavant. Les nuages cachaient le détail des villages mais l'on voyait bien la Nam Youn (Nam Ron

en vietnamien) et les champs de riz. Incroyable de se dire que sur cette terre et cette eau si paisibles, des milliers d'hommes avaient versé leur sang…

Carcasse d'un char M24 Chaffee de l'escadron Hervouët à Dien Bien Phu, avril 2004, © M. Klein

Le colonel Allaire dans le cimetière vietnamien, novembre 2018, © Pierre Journoud

Des difficultés et des richesses de l'enquête orale

PJ : C'est à ce moment-là qu'est né ton projet de livre de témoignages ?

DTH : Pas tout à fait. Je suis revenue au Nord-Ouest début 2004 avec les participants au stage que Franck Renaud et moi animions. Un bus nous a conduits de Hanoi à Mai Chau, puis Mai Châu, Moc Chau, Son La, Pha Din, Co Noi et Dien Bien. Parmi les stagiaires, un vétéran de Dien Bien Phu, l'oncle Mai. Simple soldat de l'unité d'artillerie qui bombarda Éliane 2, il avait 17 ans en 1953. Il était notre guide, il nous raconta sa marche vers le front, ses camarades morts avant que les combats ne commencent, l'amitié, l'amour mais aussi la peur, la trahison… L'Histoire, à travers sa mémoire, se dessinait par des anecdotes, des silences, des larmes discrètes. Il n'utilisait pas de grands mots, même quand il parlait de la victoire, des héros. En l'écoutant, nous nous disions qu'il était un trésor inexploité, et qu'il devait connaître des milliers de trésors – ses camarades. À nous de procéder aux « fouilles » !

L'oncle Mai, ancien soldat sur Éliane 2 à Dien Bien Phu, 2004, © Dao Thanh Huyen

PJ : Le chantier s'est ouvert à votre retour, n'est-ce pas ? Avec combien d'archéologues et quels objectifs ? Quelles craintes, quelles pressions aussi ?

DTH : Oui ! Un soir, lors du bouclage du journal-école à la fin de ce stage, on s'est tous dit qu'il nous fallait trouver du temps pour aller à la rencontre des « oncles Mai ». Nous étions quatre : Franck, Dang Duc Tue, journaliste francophone, Pham Hoai Thanh, maquettiste et photographe, et moi. C'était en 2004. Notre idée était de prendre des vétérans en photos et d'enregistrer leur témoignage. Nous étions émus par des anciens combattants et pensions que c'était un beau projet de « conservation de mémoire » mais nous étions encore loin d'imaginer que cette enquête nous prendrait plusieurs années et se conclurait par deux livres. Nous n'étions qu'au tout début d'un long chemin pour faire vraiment connaissance avec la bataille de Dien Bien Phu et surtout avec les

hommes qui l'avaient vécue. Du coup, nous n'avions pas de pressions ! Mais cela a aussi entraîné des retards : pour constituer une équipe d'enquêteurs et trouver le temps de partir ensemble, il nous fallut… 3 ans ! Fin 2007, je me suis dit qu'il était temps de relancer le projet, sinon nous allions rater les 55 ans de la bataille. Tu sais que chaque année compte pour les vétérans. Pour bénéficier de leurs souvenirs, il ne fallait pas se contenter de les solliciter lors des années paires ou des célébrations, même si les 40e, 50e et 60e anniversaires offrent cette rare opportunité de rencontrer et de parler avec des témoins vivants, dont les médias peuvent aider à faire connaître l'histoire.

Je dirais que nous avons commencé notre projet avec beaucoup de légèreté, trop sans doute. Nous n'avions pas mesuré le volume de travail à produire. Nous n'avions pas prévu autant d'obstacles pour atteindre les vétérans. Nous pensions que c'était un projet de bonne volonté et n'avions pas réalisé qu'il pouvait être sensible. Nous ne savions pas dans quelle aventure nous nous étions engagés. Mais, avant de t'en parler dans le détail, j'aimerais savoir comment l'idée t'est venue, toi aussi, d'aller écouter des anciens combattants français, car Dien Bien Phu était encore sensible en France, si je comprends bien ?

PJ : Oui, d'une certaine manière, mais sans comparaison avec la mémoire sacralisée de cet événement dans ton pays. En réalité, cette défaite avait été depuis longtemps éradiquée de la mémoire collective française. D'abord, c'est une défaite : il est toujours plus difficile de se remémorer et a fortiori de commémorer une défaite qu'une victoire. Ensuite, elle était souvent associée aux « sales guerres » d'Indochine et d'Algérie. Deux guerres – la seconde, surtout – qui avaient profondément divisé l'armée et la société françaises ; deux guerres privées d'une mémoire consensuelle, dont le souvenir avait été progressivement accaparé par l'extrême droite

et les associations d'anciens combattants. L'« affaire Boudarel », qui avait éclaté à l'issue d'un colloque parisien en 1991, avait montré la force des réseaux d'anciens combattants et prisonniers d'Indochine, mus par le ressentiment et décidés à faire inculper de « crimes contre l'Humanité » cet ancien enseignant français qui avait déserté l'armée française pendant la guerre d'Indochine pour servir le parti communiste et l'Armée populaire du Viet Nam, jusqu'à endosser la responsabilité d'instructeur politique du camp 113, où avaient péri des prisonniers français[6]…

L'Indochine oubliée, sauf par les associations d'anciens combattants et de prisonniers, les cinéastes[7], et notre diplomatie qui y effectuait un retour optimiste, l'Algérie était revenue brutalement sur la scène médiatique, au tournant des années 1990-2000. Le retour du refoulé – la torture progressivement érigée en système au sein de l'armée française – avait réveillé les passions. L'Indochine s'était encore éloignée un peu plus et les anciens combattants, spécialement ceux de Dien Bien Phu, en souffraient secrètement. La vague mémorielle algérienne était plus ou moins retombée, en 2003, lorsque je fus chargé avec Hugues Tertrais de concrétiser une idée soufflée par mon directeur de thèse, Robert Frank, alors professeur d'histoire des relations internationales à l'Université Paris I : l'organisation d'un colloque – mais, pour la première fois, avec les Vietnamiens – qui serait consacré à cette bataille,

6. La Cour de cassation mit un terme définitif au procès intenté par les associations d'anciens prisonniers, le 1er avril 1993, en confirmant que les actes de Georges Boudarel étaient couverts par l'amnistie de 1966. Dans ses mémoires parus en 1991 (G. Boudarel, *Autobiographie*, Paris, Jacques Bertoin, 1991) comme dans des interviews ultérieurs, Boudarel a exprimé ses regrets d'avoir servi la propagande caricaturale de l'époque qu'il a d'ailleurs lui-même contribué à déconstruire dans diverses publications.

7. Trois films – *Indochine*, *L'Amant*, *Dien Bien Phu* – étaient sortis, en 1991-92, d'un imaginaire colonial mêlant guerre, exotisme et sensualité.

Pierre Journoud et une partie de la délégation française au colloque du cinquantenaire de Dien Bien Phu en 2004, lors d'un échange improvisé sur Éliane 2 avec le général Nguyen Dung Chi, ancien officier sur Éliane 2 à Dien Bien Phu, © M. Klein

aux accords de Genève et aux relations franco-vietnamiennes. Il en résulta deux grands colloques, à Paris (novembre 2003) et à Hanoi, suivis d'un séminaire fermé à Pékin (avril 2004). Plongés dans la préparation de ces événements, nous avons voulu recueillir parallèlement de nouveaux témoignages d'anciens combattants de Dien Bien Phu. Je ne pensais pas encore à la publication d'un livre – beaucoup, déjà, avaient été écrits à ce sujet – mais plus simplement à produire de nouvelles sources susceptibles d'être valorisées dans nos colloques. Je travaillais alors pour un centre de recherches qui dépendait du ministère français de la Défense, le

Centre d'études d'histoire de la Défense[8]. Cette appartenance officielle a sans aucun doute facilité mon accès et mes relations avec les anciens combattants qui n'auraient peut-être pas pris la parole aussi librement dans un cadre purement universitaire, notamment à cause du « syndrome Boudarel ». J'étais pour ma part comblé à l'idée de relever ces défis, au croisement de mon histoire familiale, de mes études doctorales (sur les relations entre la France, les États-Unis et les deux États vietnamiens, entre 1954 et 1975), de mon travail de jeune chercheur au ministère de la Défense, et de la demande sociale et politique, car les autorités politiques et les médias recommençaient à s'intéresser à cette bataille largement oubliée, à l'approche de son cinquantenaire. Je n'en étais pas à ma première enquête orale mais celle-ci revêtait une saveur particulière puisqu'elle s'adressait au millier de survivants de la dernière grande bataille livrée par l'armée française après la Seconde Guerre mondiale, sur un lieu que j'avais eu la chance de fréquenter avant qu'il ne devînt touristique. Je n'étais guère optimiste, au départ, quant aux résultats à en attendre. J'avais lu les grands ouvrages denses et très informés sur le sujet – Jules Roy, Pierre Rocolle et surtout Bernard Fall… – et me disais qu'en l'absence d'une ouverture réelle des archives vietnamiennes, il n'y aurait pas grand chose de nouveau à apprendre des témoins. Je me trompais. Mais, à ce moment-là, l'idée même d'aller interroger les anciens acteurs d'un tel événement suffisait à me motiver.

DTH : Comment ton père a-t-il réagi, en tant qu'ancien officier français, mais aussi comme l'un des inspirateurs de ta vocation historienne ?

PJ : Avec, je crois, un mélange de grande curiosité et de fierté…

8. En 2010, le CEHD a été intégré, avec d'autres centres de recherches, dans l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM).

Mais mon admiration pour lui était plus grande encore : il se battait, au prix d'un prodigieux effort sur lui-même, contre un cancer de plus en plus agressif, dans un combat asymétrique qu'il espéra jusqu'au bout pouvoir rééquilibrer à son avantage. Tandis qu'il planifiait méthodiquement sa contre-offensive, avec la ferme intention de dominer son adversaire à la manière dont il avait appris à dompter les pur-sang arabes – d'une main de fer dans un gant de velours, se plaisait-il à dire – je lui découvrais une magnifique capacité à faire taire ses tourments et ses souffrances pour être entièrement disponible à l'Autre, comme il le fut avec moi tout au long de cette année 2003-2004. C'est à lui que, tout naturellement, j'allais dédicacer les *Paroles de Dien Bien Phu*. Il vivait chaque jour davantage, mais avec le réconfort quotidien de sa famille, ce que les anciens prisonniers de Dien Bien Phu commençaient à me raconter de leur propre déchéance corporelle à l'épreuve des marches forcées et de la captivité dans les camps de la haute région où le commandement de l'APV avait crut nécessaire de les regrouper : les fortes fièvres, l'amaigrissement, l'épuisement, la mort, pour nombre d'entre eux… Trop affaibli, il dut renoncer à m'accompagner une deuxième fois au Viet Nam, au printemps 2004, comme il l'avait espéré, et s'éteignit peu après mon retour. Je ne peux, aujourd'hui encore, dissocier l'interpénétration troublante de mon histoire familiale avec l'histoire tragique que me livraient alors les anciens captifs de Dien Bien Phu…

Mais revenons aux obstacles que tu as toi-même rencontrés dans ta propre (en)quête. Pas de quoi effrayer l'ancienne souveraine d'un royaume de 17 m², n'est-ce pas ?

DTH : Ah, tu sais bien que régner sur un petit studio rempli de livres est mille fois plus simple. On a une expression au Viet Nam qui dit que les sourds n'ont pas peur du bruit des armes. Quand on ignore quelque chose, on ne peut pas mesurer son ampleur. Avec

du recul, je pense que j'ai sous-estimé l'impact sur moi-même de cette enquête sur les vétérans de Dien Bien Phu. Quand j'ai commencé ce projet, je ne pensais pas, mais pas du tout, qu'il resterait d'actualité dans ma vie.

Même si nous avons conduit cette enquête ensemble, mes collègues et moi n'avions pas le même intérêt intellectuel, compte tenu des différences d'âge et de connaissance sur la guerre. Lors des premiers entretiens avec des anciens combattants, nous nous sommes laissés emportés par un retour brutal dans le passé. L'émotion était parfois tellement forte qu'elle nous privait de toute capacité d'écrire les histoires que nous entendions. Nous avons choisi, au début, des anciens combattants qui avaient été de simples soldats, auxquels les médias ne s'étaient pas intéressés. Du coup, ils voulaient tout dire, sur leur vie, leur carrière militaire, leurs combats en temps de guerre ou de paix… Animés par un respect naturel vis-à-vis des seniors et des vétérans, nous osions à peine interrompre le flot de souvenirs qui submergeaient chacun d'entre eux. Au bout d'une dizaine d'interviews, le groupe des enquêteurs s'est réuni pour faire un bilan. Nous sommes arrivés à deux décisions : nous allions écrire un livre, et nous devions garder une distance avec ces anciens combattants qui nous adoptaient parfois avant même de nous rencontrer, tout simplement parce que l'on s'intéressait à eux, pour ce qu'ils étaient. Mais nous avons aussi essuyé quelques refus catégoriques de vétérans qui ne voulaient pas toucher aux icônes, aux symboles…

T'es-tu heurté toi aussi à des refus lors de ton enquête, Pierre ?

PJ : Oui, par défaut de réponse à mes questionnaires ou demandes écrites de rendez-vous. Peut-être le silence de ces anciens masquait-il aussi leur volonté de ne pas toucher au mythe et à ses icônes – nous avions également les nôtres, en France – ou de mettre à distance, consciemment ou inconsciemment, un passé

trop douloureux, vécu très jeune, entre 18 et 25 ans pour la plupart. Que de souvenirs traumatisants chez ces anciens combattants dont nous sollicitions la mémoire, privés à l'époque du réconfort procuré aujourd'hui par la prise en charge psychologique des victimes du «syndrome de stress post-traumatique»! Que d'émotions et de souffrances enfouies en eux-mêmes, de cauchemars peuplés de morts et de blessés, et de désillusions à leur retour en France! Comment ne pas comprendre leur volonté de ne pas réveiller de tels fantômes?

Et pourtant, ce qui m'a le plus marqué et surpris, ce ne sont pas tant les rares refus que le nombre élevé de ceux qui ont accepté de se livrer alors que, de toute évidence, ils n'avaient pas encore pacifié leur propre mémoire. L'un d'eux, légionnaire de 20 ans à Dien Bien Phu, m'avait confié qu'il ne dormait plus depuis une semaine: le simple fait de savoir que nous allions évoquer ces souvenirs vieux de cinquante ans avait rouvert d'un coup des blessures psychologiques jamais totalement cicatrisées. J'étais impressionné, bien sûr, car je n'avais pas du tout anticipé que je pouvais être l'un des premiers à solliciter cette mémoire ni que cette dernière pouvait être aussi traumatique cinquante ans après les faits. Mais je crois avoir été ainsi renforcé dans mes convictions et ma responsabilité d'historien.

J'imagine que, toi aussi Huyen, tu as été secouée par des réactions semblables.

DTH: Oui. Il y avait aussi beaucoup d'insomnies chez «mes» vétérans. Quand il leur arrivait de me téléphoner pour donner un nouveau contact ou rectifier un détail de leur récit, certains ajoutaient avant de raccrocher: «Depuis notre conversation, je ne dors plus très bien. Je revois des amis tombés aux combats, je me souviens de détails, je réalise que ces souvenirs-là ne sont jamais effacés…» Beaucoup d'entre eux, quand je revenais les voir,

me disaient qu'ils n'avaient jamais parlé de ces guerres à leurs proches, parce que les jeunes «sont trop jeunes pour comprendre», et les autres, de leur génération, en ont tout simplement «assez qu'on parle de la guerre». Je les ai écoutés, j'ai perdu le sommeil à mon tour, j'ai fait des rêves où je vivais en direct des scènes hantées par les morts et remplies de sang. Je me suis culpabilisée aussi d'avoir mis ces anciens combattants dans une situation délicate: maintenant qu'ils avaient envie de parler, ils se rendaient compte qu'ils n'étaient pas écoutés. Mon équipe et moi, sous la pression du temps, ne pouvions rencontrer des vétérans que pour un moment de leur vie. Même s'ils nous ont «adoptés», nous n'étions pas leurs enfants.

Je vois combien la communication est superficielle et mauvaise entre les générations, au Viet Nam, sur des sujets aussi fondamentaux que le passé de nos parents ou grands-parents. Je reviens des anciens de Dien Bien Phu et je réalise que je ne connais rien de mon père en 1954. Je sais que sa famille a été éparpillée au Nord et au Sud, dès le début des années 1950 à cause de la réforme agraire, je le sais par des conversations entre mon père et ses frères et soeurs, quarante ans après les incidents qui ont coupé leur clan en deux camps, pro et anti-communiste. Je comprends mieux pourquoi l'on parle plus facilement à des inconnus d'un événement douloureux survenu dans une vie. Je sens aussi une sorte de responsabilité vis-à-vis de ceux qui me confient leurs souvenirs. As-tu ressenti un sentiment comme une «dette» envers les vétérans qui t'ont raconté leur Dien Bien Phu?

PJ: Ô combien! J'avais été tellement surpris par leur confiance, par ces moments privilégiés qu'ils m'avaient accordés sans même me connaître, par leur capacité à donner gratuitement et parfois beaucoup d'eux-mêmes, que j'ai voulu leur exprimer ma reconnaissance d'une façon collective et solennelle. L'opportunité m'en

a été offerte lors du premier des trois colloques que nous avons organisés avec l'Université des sciences sociales et humaines de Hanoi, notre principal partenaire vietnamien : celui de Paris en novembre 2003, exactement cinquante ans après le déclenchement de l'opération Castor. La deuxième journée se déroulait dans le grand amphithéâtre Foch de l'École militaire, cette vénérable institution qui avait formé tant de généraux et d'officiers supérieurs français à l'art de la guerre, où le général Bigeard lui-même, sollicité de raconter sa bataille de Dien Bien Phu à son retour des camps de prisonnier au Nord-Viet Nam, avait gagné ses galons de conférencier en plongeant soudainement dans l'obscurité son auditoire médusé, comme pour mieux lui faire ressentir les sentiments des assiégé… Ce jour de novembre 2003, les survivants de la bataille étaient nombreux ; les Saint-Cyriens et officiers de l'École de guerre aussi. Leur curiosité avait été éveillée par la présence inédite d'une délégation vietnamienne composée d'universitaires et de responsables de l'association des historiens et de l'Institut d'histoire militaire du Viet Nam, parmi lesquels se trouvait un général. Quand mon tour de parole est venu, j'ai proposé un bilan provisoire de la petite centaine de témoignages que j'avais pu recueillir, ceux d'officiers subalternes et de soldats qui avaient peu ou même jamais écrit leurs souvenirs, en résumant ce qu'ils avaient apporté à la connaissance historique : une vision désacralisée et plus humaine des combats menés par les troupes de De Castries, une réhabilitation de la contribution des soldats non métropolitains – largement majoritaires – venus des quatre coins de l'empire colonial, mais aussi de ces quelques femmes recrutées comme prostituées et transformées en infirmières dès le début de la bataille ; une perception moins idéologique et plus juste de l'adversaire ; un aperçu des difficultés du retour des prisonniers de guerre en France et du rapport critique que bien des survivants interrogés avaient entretenu

et continuaient d'entretenir avec la mémoire officielle héroïque, fruit d'un dialogue lui-même parfois difficile entre gouvernements et associations d'anciens combattants dans lesquelles les anciens ne se reconnaissaient d'ailleurs pas tous. Aussi, en hommage à tous ceux qui m'avaient confié leurs souvenirs heureux (il y en eut aussi !) et douloureux de cette bataille, mais aussi à mon père qui avait trouvé la force d'assister à cette journée de colloque qui fut l'une de ses dernières sorties parisiennes, je concluais sur l'enrichissement qu'une telle enquête avait apporté au jeune historien, et plus encore à l'homme[9].

La nécessaire reconnaissance de cette « dette », comme tu la qualifies, ne risque-t-elle pas d'interférer dans les conclusions de l'historien, soucieux de conserver son indépendance intellectuelle sans trahir les témoignages recueillis ? Toute la difficulté réside précisément dans cette tension permanente entre l'indispensable prise en compte de la mémoire individuelle, la sensibilité aux souffrances qu'elle exprime, et leur objectivation dans un récit qui ordonne le passé en s'efforçant à la véracité. J'espère avoir respecté cet équilibre.

Justement, toi qui es journaliste de formation et de métier, comment as-tu abordé l'enquête orale et les problèmes qu'elle peut soulever dans le rapport aux témoins et à l'écriture ?

DTH : Il faut te préciser que je n'ai pas de statut officiel, je suis journaliste indépendante, je ne peux pas accéder aux archives de l'armée, par exemple.

PJ : Un statut envié de beaucoup, j'imagine, pour ce qu'il procure de liberté relative, mais qui peut rendre plus difficile la

9. P. Journoud, « Dien Bien Phu : du témoignage à l'histoire », in P. Journoud et H. Tertrais (dir.), *1954-2004. La bataille de Dien Bien Phu entre histoire et mémoire*, Paris, SFHOM, 2004, p. 219.

relation avec la commission de censure du Parti et compliquer la publication…

DTH : Tu as tout à fait raison. Être journaliste indépendant au Viet Nam signifie d'abord être dépourvu de carte de presse. Je n'ai pas de carte de visite non plus. Malgré la présence de M. Nguyen Xuân Mai, notre ancien combattant, les premiers moments quand nous rentrions dans la maison d'un vétéran étaient délicats. La plupart des gens nous ont demandé très vite : « Quand votre article sera-t-il publié ? » Je pense que pour beaucoup d'anciens combattants, le journalisme tel qu'on le pratique au Viet Nam aujourd'hui amène à un produit matériel immédiat : articles de presse ou reportages audiovisuels. Ils ne comprenaient donc pas notre motivation, notre méthode, notre objectif… Mais le statut de free-lancer nous a été très avantageux par la suite, car nos interlocuteurs ont réalisé que nous ne travaillions pas pour une commande, ni pour un patron quelconque, mais que nous recueillions des témoignages pour nous et pour eux. La censure n'est pas intervenue, car, c'est souvent le cas, elle n'était pas au courant de notre enquête. De toute façon, l'autocensure fonctionne parfaitement en chacun de nous ! Le livre était plutôt « rénovateur » sur le fond et la forme, il a du coup plu très rapidement, et la publication se révéla plutôt « facile ».

Mais je voudrais revenir à tes questions sur l'enquête orale. C'était ma deuxième enquête de longue durée. J'en ai mené une autre depuis 1999, seule, sur un sujet lié lui aussi à la guerre, aux guerres du Viet Nam. Cette fois-ci, nous étions une équipe de quatre personnes (deux autres collègues nous ont rejoints fin 2008), avec ses atouts et ses faiblesses. La tâche la plus difficile pour moi, lors des entretiens, fut de comprendre mes interlocuteurs. Entre les clichés et les discours formels appris par coeur et récités sans un mot de plus ou de moins, entre l'emprunt de mémoire et le mensonge,

entre la confidence inédite et le récit authentique sans fard, il y a quelque chose de très personnel, propre à chacun des vétérans, et il faut l'identifier pour ne pas avoir les mêmes sentiments, les mêmes mots pour tout et pour tous. Je n'avais pas l'intention de revisiter l'histoire : les versions officielles de la bataille ne m'ont jamais séduite. Je voulais comprendre Dien Bien Phu à ma façon, et la partager avec d'autres. La présence de l'oncle Mai dans l'équipe fut à la fois précieuse et… délicate. Il avait travaillé pendant longtemps dans l'armée et fait preuve de censure et d'autocensure. Lors des entretiens communs, je ressentais une petite tension chez des vétérans, car beaucoup connaissaient M. Mai comme l'un des leurs, passionné de Dien Bien Phu. Il y a eu souvent des moments d'hésitation, des coups d'œil rapides vers lui… On attendait sa réaction. J'ai discuté avec l'oncle Mai sur la manière de mener une interview. J'ai dû intervenir plusieurs fois au milieu d'une conversation qui virait au bavardage entre un ancien rédacteur en chef d'un journal pour vétérans et un vétéran qui voulait justement plaire à ce chef. Très vite, j'ai décidé de me séparer de lui. Nous appartenions à deux générations décalées, nous exercions chacun notre journalisme. Nous avions toutefois le même but, on pouvait y arriver chacun à sa manière et sans doute les résultats seraient-ils complémentaires. Nous partagions donc la liste des gens à rencontrer. Nous nous sommes accordés sur un questionnaire avec une dizaine de questions. Je l'ai prié de laisser ses camarades parler, même quand ils revenaient à la période de 1945 à 1954 ou faisaient des détours par 1965 ou 1975… « Nous reviendrons les voir si c'est nécessaire, nous vérifierons les faits, mais laissons-les raconter leur version. »

PJ : L'absence de formation historienne a-t-elle posé problème ? À t'écouter tirer des conclusions aussi judicieuses de ton enquête orale, il semble que non…

DTH : J'ai senti très nettement mon manque de formation historienne quand j'ai dû consulter les documents écrits. Comment les exploiter ? Comment faire un lien entre ces manuscrits et les paroles recueillies ? Quelle valeur donner aux textes formels et aux récits personnels ?... Je me suis perdue devant la longue liste des livres à lire, je me suis noyée dans les documents anciens et nouveaux, vietnamiens et étrangers, que nous collections par nos propres moyens. Nous profitions de la bibliothèque de Nguyen Xuân Mai, qui a accumulé tout au long de sa carrière de militaire puis de journaliste de nombreux documents et quelques objets en lien avec Dien Bien Phu. Cette campagne de plus de 150 jours l'a tellement marqué, lui qui n'avait que 18 ans en 1954 ! J'ai cherché à lire des documents étrangers traduits en vietnamien. J'ai aussi acheté des ouvrages en français. Un jour, un ami m'a prêté *Les hommes de Dien Bien Phu*[10]… et tes *Paroles de Dien Bien Phu*[11] ! J'avoue que j'ai rarement lu un livre d'histoire de cette manière-là, j'avais l'impression de lire un roman. Cela m'est arrivé une fois jusqu'alors ; avec *La chute de Saigon* d'Olivier Todd. L'oeuvre de Roger Bruge et le tien sont devenus mon inspiration, parce que tout simplement ils me «parlaient». C'est assez étrange, non ?

Moi, journaliste vietnamienne, effectuant une enquête sur des vétérans vietnamiens, j'ai trouvé dans les écrits sur leurs adversaires une sorte d'encouragement et de motivation pour mener à bout le projet. Car j'ai eu plusieurs moments de découragement bien sûr, tout au début et pendant l'enquête (je suis parfois rentrée chez moi après un rendez-vous, épuisée par le trajet et la concentration, croyant avoir fait une bonne interview, et au moment de retranscrire l'enregistrement, je me rendais compte que mes questions étaient médiocres,

10. Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, Paris, Perrin, 2003.
11. Pierre Journoud (avec Hugues Tertrais), *Paroles de Dien Bien Phu. Les survivants témoignent*, Paris, Tallandier, 1re édition 2004, 2e édition Texto 2012.

que je n'écoutais pas assez, ou que cela ressemblait à une interview que j'avais faite deux jours avant). *Paroles de Dien Bien Phu* me paraissait plus «proche» toutefois, sans doute parce que plus récent que *Les hommes de Dien Bien Phu*. Une chose qui m'a particulièrement touchée dans ton livre, c'est qu'à travers les témoins, j'ai pu saisir les portraits de Viet-minh, sujets de mon enquête et anciens ennemis des combattants français. Au fur et à mesure de mes interviews, je relisais des récits de «tes vétérans» et je réalisais que les clichés sur l'«autre» n'étaient pas le monopole des Vietnamiens. Les adversaires attribuaient à l'«autre» des forces et des faiblesses qui en fin de compte ne l'étaient pas forcement. Un autre point fort et commun aux anciens des deux côtés (pour la plupart en tout cas) : l'autodérision et souvent, une humilité vis-à-vis de leurs frères d'armes. Mes interlocuteurs disaient : «Va demander à X, Y… je n'étais qu'un homme normal par rapport à eux.» Mais quel homme pourrait être encore «normal» après avoir fait la guerre ?

Je te parlais de ce sentiment de «dette» envers les personnes qui m'ont confié leur passé. Je crois avoir réussi à garder une distance avec les vétérans. Je pense que j'ai pu exercer mon métier tout en nouant une relation spéciale avec les témoins. Les anciens de Dien Bien Phu ne nous avaient pas demandé de déclencher cette enquête qui a pu être bouleversante pour certains. De notre côté, nous n'avions pas de «commande» pour ce livre. Si cette «dette» ressurgit parfois, c'est que j'ai l'impression de ne pas avoir pu tout écouter, faute de temps, et que les vétérans ne pouvaient pas tout dire. Mais, si la plupart des interviews étaient correctes, certains se sont révélé des perles. Ils étaient simples et riches, authentiques et drôles.

Et toi Pierre, cela t'est-il arrivé d'apercevoir au milieu d'un récit un début de conte de fées ou de surprendre un mensonge ?

PJ : Je ne crois pas avoir surpris de mensonges ni de volonté d'autopromotion, sauf peut-être dans la bouche du très médiatique général Bigeard, que j'étais allé voir pour mon enquête dans sa maison

de Toul, en Lorraine, un certain 7 mai 2003, jour anniversaire de la défaite qui valut à notre long entretien d'être entrecoupé d'une pluie d'appels téléphoniques… J'ai plutôt été surpris du contraire, par ces anciens combattants, pourtant considérés comme des héros, qui m'avouaient leurs moments de faiblesse, de doute, de colère, voire de lâcheté. J'ai découvert que la confusion de ces sentiments avait parfois entraîné, dans le feu de l'action et à l'épreuve des privations inhérentes à un tel siège, des comportements irrationnels et dramatiques. Par exemple quand un parachutiste du 6e BPC excédé par l'égoïsme des «rats de la Nam Youn» qui avaient déserté le combat et s'étaient repliés sur les berges de la rivière, vivant de petits trafics et du marché noir, en avait tué plusieurs en dégoupillant soudainement une grenade sur l'un de leurs abris. Ces aveux, exprimés en forme de regrets par le colonel Allaire, m'ont aidé à mieux comprendre la face cachée de la bataille, en particulier les limites de l'«héroïsme» auxquels les combattants s'étaient confrontés. Leur sens prononcé de la mission, des responsabilités et de la solidarité avec les frères d'armes dans les situations les plus difficiles, n'avait pas toujours exclu certaines bouffées de peur et d'égoïsme, voire de déraison et de violence brute à l'égard de ceux qui s'étaient mis d'eux-mêmes en marge de la communauté combattante.

Chez certains anciens combattants français, je me suis heurté aux stéréotypes auxquels tu as fait allusion, à la vision persistante d'un adversaire caricaturé sous les traits d'un communiste fanatique, accusé des pires crimes à l'encontre des prisonniers français. Mais une majorité d'entre eux ont posé un regard bien plus nuancé et compréhensif sur leur ancien adversaire. Beaucoup ont confessé leur regret que les exhortations du général Leclerc et de quelques autres en faveur de la négociation, en 1945, n'eussent pas été entendues par le général de Gaulle ni par ses successeurs.

Pour quelques-uns, la proximité et parfois les échanges favorisés par la captivité avec les geôliers et (plus rarement) avec la population, avaient même permis d'humaniser progressivement l'adversaire, sur place, et de réaliser les qualités intrinsèques auxquelles il devait une part de sa victoire : rusticité, discrétion, sens du collectif, dynamisme, endurance, courage… Pour la majorité des autres, ce processus allait être facilité ultérieurement par la lecture des autres témoignages et des ouvrages plus scientifiques sur la bataille, nécessaires à l'historicisation de leur propre engagement. Bien que souvent assimilés collectivement à des agents du communisme dans la communauté combattante de cette génération, les historiens n'étaient donc pas dépourvus d'influence. Lors du colloque de novembre 2003, le colonel Allaire avait profité des débats consécutifs à ma communication pour livrer une violente diatribe à l'encontre de Georges Boudarel. Comme ses propos comportaient quelques erreurs factuelles, j'avais profité d'un aparté, à l'issue de la séance, pour lui recommander la lecture des mémoires de l'intéressé[12] : quoi que l'on pensât de l'engagement politique du personnage, peu nombreux avaient été, en Europe, les vietnamologues de sa compétence ; à ce titre, il méritait au moins d'être lu. Proche de Bigeard et gardien de la mémoire des parachutistes à Dien Bien Phu, le colonel Allaire me téléphona quelques jours plus tard pour me confier, à ma grande surprise, qu'il avait beaucoup appris de cette lecture et que, sans excuser le parcours de celui qu'il avait si durement mis en cause, il le comprenait mieux. Au-delà de cette anecdote, je commençais à mesurer cette capacité de l'historien – que je ne suis pas loin de considérer désormais comme un devoir – à pacifier les mémoires antagonistes d'un conflit.

---

12. Georges Boudarel, *Autobiographie, op. cit.*

Et toi, Huyen, as-tu eu le sentiment d'avoir été utile à certains anciens combattants ; as-tu goûté ce genre de petite victoire intellectuelle sur le ressentiment mémoriel ? Et que penses-tu avoir appris de nouveau au public sur la bataille à travers le livre auquel a abouti ton enquête[13] ?

DTH : À mon tour de te raconter une anecdote : en mars 2009, quelques semaines avant la publication de notre livre au Viet Nam, j'étais absorbée par la relecture des quelque 250 pages de notre manuscrit quand l'oncle Mai m'a interrompue : « Je croyais savoir beaucoup de choses sur Dien Bien Phu. En lisant ces témoins, je me rends compte que j'en ignore encore beaucoup d'autres. » M. Mai était surnommé « Monsieur Dien Bien Phu » par ses camarades de la DCA. J'ai partagé avec lui des moments de complicité lors de l'enquête mais aussi beaucoup de discussions tendues sur les principes de notre travail, sur la méthode, sur le journalisme… J'étais allergique à sa propension à couper constamment la parole de certains de nos témoins pour rectifier des faits, lorsqu'il jugeait que tel ou tel ne pouvait pas parler parce qu'il « n'était pas représentatif » (je n'ai jamais saisi le sens de ce terme si souvent utilisé dans nos médias). Ses encouragements, le jour de la relecture du manuscrit, ont prouvé que nous ne nous étions pas trompés en coopérant à cette enquête sur la mémoire, et que nous pouvions même récidiver !

Je pense avoir contribué à modifier la manière dont on « traitait » Dien Bien Phu au Viet Nam. Parmi les témoins publiés dans notre livre, beaucoup n'avaient jamais été interviewés. Leur récit complétait celui des vétérans (trop) souvent sollicités par les médias,

13. Dao Thanh Huyen, Dang Duc Tue, Nguyen Xuan Mai, Pham Hoai Thanh, Pham Hoang Nam, Pham Thuy Phuong, *Dien Bien Phu vu d'en face. Paroles de bo doi, Paris,* Nouveau Monde éditions, 1re édition 2009, réédition en format poche 2014.

renforçait l'expérience de chacun. Certaines « légendes » étaient revues par les anciens combattants eux-mêmes. Il y a eu, à mon sens, une désacralisation qui contribua à rendre plus humaine et plus authentique l'histoire de cette bataille. Je ne crois pas que notre livre a révélé des scoops au public, mais il a offert une autre lecture, à la fois plus générale et plus personnelle de Dien Bien Phu, car les témoins étaient de tout grade, de toute origine, et de tous les coins du champ de bataille.

Ce qui m'a le plus plu dans le résultat de notre enquête, c'est qu'elle a contribué à briser des clichés. Il s'agissait parfois d'un simple petit détail, comme le bruit des pains d'explosif sur Éliane 2, le soir du 6 mai 1954, qui scella la chute de cette position stratégique. Ceux qui étaient sur place ce soir-là nous ont tous décrit un bruit sourd. Certains n'avaient même rien entendu. Or, dans tous les manuels d'histoires et dans la quasi-totalité des mémoires officiels, on nous parlait du ciel qui se mit à gronder et d'une détonation qui fendit la terre en deux.

Moins anecdotique, le cliché véhiculé pendant des décennies sur l'union et la force d'un peuple et d'une armée solidaire regardant dans la même direction : tout au long de notre enquête, nous avons entendu parler du courage, du sacrifice, du dévouement bien sûr, mais les récits ont aussi évoqué la trahison, la peur, la lâcheté, l'indignité. L'oncle Mai fut le premier à nous raconter l'aventure d'un ami qui avait survécu à un coup de pistolet tiré par un camarade. Parce que ce dernier ne voulait pas aller au front, il avait pris l'arme de son compagnon de route alors que celui-ci somnolait après une longue marche et l'avait visé à bout portant, avant de se volatiliser, pensant que l'autre était mort. Or, ils n'étaient que deux et se dirigeaient vers Dien Bien Phu, bien avant le déclenchement de la bataille. On a longtemps utilisé de grands mots pour retracer la marche des Bo Doi et des volontaires vers le front, comme

si tout le monde était prêt à se sacrifier pour la Patrie. Pendant des années, le discours officiel a insisté sur la solidarité sans faille entre les hommes de Dien Bien Phu. C'est sans doute pour cela que ceux d'en face ont vu dans ces soldats et officiers du général Giap des têtes brûlées, victimes de lavage de cerveau. La réalité était autre, et même si elle n'était pas toujours agréable, elle suffisait à convaincre.

PJ : Voilà un autre point de convergence, et de taille, entre nos enquêtes… Nous avons même connu, en France, mais à propos de la Première Guerre mondiale, une grande querelle historiographique dont l'un des principaux enjeux reposait précisément sur les témoignages. Deux écoles d'historiens se sont longtemps et parfois durement opposées : celle du « consentement » défendant l'idée que les combattants de 14-18 avaient massivement consenti aux sacrifices de la guerre, et l'école de la « contrainte » soulignant au contraire qu'ils y avaient été généralement contraints[14]. Un jour, peut-être, le Vietnam connaîtra à son tour ces débats à propos de Dien Bien Phu et des si longues et coûteuses guerres dans lesquelles il a été impliqué… Une autre piste de recherche concerne la place et le rôle des femmes que nous n'avons fait qu'esquisser dans nos travaux respectifs. Dans la mémoire collective de la bataille entretenue au Viet Nam, Dien Bien Phu est avant tout une bataille d'hommes. Quelle place te semble devoir néanmoins être faite aux femmes ?

DTH : Quand j'interroge mes témoins, ils évoquent presque tous une femme. Une mère, une épouse, une amoureuse, une soeur, une amie, une infirmière, une chanteuse, une porteuse… Les vétérans ne parlent pas longuement de cette présence féminine. Les

14. Jean Birnbaum, « La contrainte ou le consentement », *Le Monde*, 10 mars 2006 (https://histoirecoloniale.net/la-contrainte-ou-le-consentement.html).

femmes étaient là, pas très loin, à quelques centaines de mètres du champ de bataille ou derrière les collines, en train de soigner des blessés graves, de transporter les invalides vers les hôpitaux de forêt, de réparer les routes, d'acheminer le ravitaillement vers le front. Les rares fois où quelques chanteuses ou danseuses parvenaient à gagner l'entrée des tranchées amenant les unités de Bo Doi vers un point d'appui, elles étaient censées les encourager avant un combat crucial. Mais elles n'étaient pas physiquement dans les mêmes abris que les soldats. Elles ne partageaient pas leurs jours et nuits de combats meurtriers. Certains duels furent de véritables hécatombes, comme celui du 30 mars 1954 sur Éliane 2, où le bataillon 249 (régiment 174, division 316) ne comptait plus qu'une dizaine de soldats valides sur 500 au début de l'attaque. Et il ne fut pas le seul bataillon à connaître ce bilan… On n'autorisait pas les femmes à prendre les armes pour aller combattre avec les hommes. Elles ne pouvaient pas et ils ne le souhaitaient pas. Les vétérans parlent d'elles comme un soutien moral, solide et infaillible. On retrouve la femme à travers des lettres, des objets et surtout dans la mémoire des soldats. Je dirais que les femmes étaient discrètement omniprésentes.

Il ne faut pas oublier qu'on était en guerre et que la priorité était la victoire. Les sujets furent donc souvent plus « virils » et même très terre-à-terre : on n'encourageait pas les hommes par de doux souvenirs féminins, on parlait de reconquérir la Patrie, de chasser les envahisseurs. Dans notre livre, sur 161 témoins d'anciens de Dien Bien Phu, il n'y a que 7 femmes. La raison principale de cette « faiblesse » : nous n'avions pas mis l'accent sur la recherche des femmes à Dien Bien Phu. Nous cherchions tous ceux qui y étaient et, par manque de temps, nous avons rencontré celles ou ceux qui acceptaient notre sollicitation. Je regrette ce déséquilibre surtout que personnellement, les contacts et les entretiens avec les

témoins-femmes étaient plus faciles pour moi. Au début de l'enquête, j'étais la seule femme de l'équipe, il me semble qu'elles m'ont adoptée plus vite !

Un couple d'anciens travailleurs civiques vivant à Dien Bien Phu, parmi les quelque 300 000 impliqués dans la bataille, 2004, © Dao Thanh Huyen

Du généralissime Vo Nguyen Giap

PJ : Principal artisan de la victoire de l'APV, le général Vo Nguyen Giap est mort le 4 octobre 2013 à Hanoi. Tu étais sur place, Huyen. Peux-tu décrire tes sentiments personnels ce jour-là ? L'atmosphère dans les rues ? Les réactions des anciens combattants avec lesquels tu es resté en contact ?

DTH : Le 13 octobre, jour des obsèques du Général, j'accompagnais un journaliste d'une agence de presse étrangère qui souhaitait recueillir des réactions de Vietnamiens. Il était 4h30 quand je suis arrivée dans le centre-ville. Sur les trottoirs des rues où devait passer le cortège funèbre, hommes, femmes, jeunes, enfants et personnes âgées étaient déjà là pour «dire au revoir au généralissime». Certains sont venus des villes et des provinces du Sud et du Centre. D'autres, des localités voisines, ont passé la nuit sur une moto ou dans un bus pour arriver dans la capitale dès l'aube. Il y avait du monde, beaucoup de monde, et pourtant les rues étaient silencieuses. Une sorte de solennité transpirait dans chaque mouvement des gens et de la foule, ce qui est extrêmement rare dans une ville saturée de bruits et de stress comme l'est Hanoi.

Le 4 octobre, un ami journaliste d'un grand quotidien m'a appelée vers 19h pour m'annoncer la nouvelle. Il voulait quelques noms de vétérans pour recueillir leur réaction. Plus tard, j'ai su que le Général était décédé peu après 18h. L'information fut aussitôt relayée sur les réseaux sociaux ou par sms, comme un feu qui se propageait à grande vitesse.

PJ : Plusieurs de mes amis vietnamiens, du Viet Nam et de France, pour la plupart encore trentenaires, se sont empressés eux aussi de me faire partager leur émotion. À Ho Chi Minh-Ville, l'un de mes meilleurs amis, dont une partie de la famille avait pourtant servi l'armée et le régime sud-vietnamiens alliés aux États-Unis pendant la guerre du Viet Nam, m'a écrit sur Facebook, le 4 octobre à 19h : «*Pierre oi, Dai tuong da di roi*» : «Pierre, notre Général est passé à jamais». À travers ce témoignages et de nombreux autres, j'ai pu sentir à distance la sincérité et la force de l'émotion populaire, mais aussi son caractère solennel, digne et introspectif, comme si la mort du général Giáp avait suspendu un instant le temps, comme si le «peuple de la nuit» ne voulait pas se laisser déposséder ce qu'il percevait comme l'héritage le plus positif du Général : un esprit de résistance farouche aux agressions, extérieures comme intérieures, aux heures les plus sombres de l'histoire du Viet Nam ; un combat pur et incorruptible pendant les guerres, et qui l'est resté malgré la généralisation de la corruption avec la progressive libéralisation du pays dans les années 1980-1990 ; une détermination et un courage inébranlables ; enfin et surtout, un espoir chevillé au corps dans le destin collectif des Vietnamiens, malgré ses fractures béantes.

DTH : Oui, en lisant les messages sur internet, je réalisais que nous n'avions pas seulement perdu un homme et un héros de la guerre, apprécié et même vénéré. Le général Giap fut le dernier symbole d'une génération dont la vie suivait la naissance et

Portrait du général Vo Nguyen Giap pris lors d'une rencontre avec la délégation française dans sa maison à Hanoi, en marge du colloque du cinquantième anniversaire de la bataille, © P. Journoud

l'évolution du Viet Nam postcolonial. Une génération habitée par une kyrielle d'événements et d'émotions extraordinaires. Il avait 102 ans. Dire qu'il a tout vu est donc un euphémisme. Il était pour beaucoup un repère. Pendant que les internautes inondaient Facebook de photos et de posts au soir du 4 octobre, les médias très officiels attendirent le 5 octobre pour diffuser un communiqué. Le deuil national fut déclaré. L'après-midi du 6 octobre, la famille du général Giap a décidé d'ouvrir sa maison à ceux qui désiraient se recueillir devant son autel. Je faisais la queue avec des anciens combattants de la guerre contre les Américains, des anciens fonctionnaires, des jeunes de «bureaux» et des jeunes de la campagne, des militaires, des policiers, des artistes… À ce moment-là, la file des gens n'était pas encore immense, elle s'étendait sur moins

d'un kilomètre. Mais elle s'est considérablement accrue les jours suivants, depuis l'aube jusque tard dans la nuit. Les gens venaient déposer des fleurs devant les portails fermés. Je ressentais une grande sérénité malgré la tristesse des visages qui m'entouraient.

Je ne sais comment décrire exactement les sentiments que j'ai éprouvés. Je m'attendais à ce départ depuis plusieurs années. La première fois que j'ai rencontré le général Giap, c'était au début de l'année 2004. Pour préparer notre journal-école sur le thème des 50 ans de Dien Bien Phu, je suis allée avec Franck Renaud l'interviewer dans sa maison à côté de la Citadelle. Il nous a raconté – en français – sa journée du 7 mai 1954 et puis son retour à Hanoi en octobre de la même année. Il était très en forme, son rire était contagieux. Je l'avais « vu » plusieurs fois quand j'étais plus jeune, lors des défilés sur la place Ba Dinh, les jours de fête nationale. Mais il était à la tribune d'honneur, si loin et noyé dans les rangs des officiels. Être à moins de deux mètres de lui, en ce mois de mars 2004, quelle étrange sensation ! Tu l'as éprouvée aussi, je crois…

PJ : En effet ! Je l'ai rencontré quelques semaines après toi, par une très belle journée d'avril, entre le colloque de Hanoi et le séminaire de Pékin que nous co-organisions dans le cadre du cinquantième anniversaire de la bataille. Grâce à l'entremise du professeur Phan Huy Lê[15], alors président de l'Association des historiens du Viet Nam, le général Vo Nguyen Giap avait accepté de recevoir à son domicile les participants français au colloque ainsi qu'un

15. Intellectuel majeur du Viet Nam contemporain, historien à l'impressionnante bibliographie, aussi francophone que francophile, le professeur Phan Huy Lê est mort le 23 juin 2018. Pour une biographie succincte, voir parmi les nombreux hommages : Nguyen Van Khanh, « Notre maître, l'historien Phan Huy Lê (1934-2018) », Moussons, N°32, 2018, (http://journals.openedition.org/moussons/4754) ; Philippe Papin (EPHE), « In Memoriam Phan Huy Lê » (https://www.efeo.fr/base.php?code=949).

professeur chinois de l'Université de Pékin (nous étions alors dans une phase de rapprochement ostentatoire entre le Viet Nam et la Chine). Malgré ses 92 ans révolus, quelle présence, quel charisme, quelle vivacité intellectuelle, quelle mémoire prodigieuse… et quel excellent français aussi ! J'ai vécu une scène qui me semble encore un peu surréaliste aujourd'hui : à l'issue de l'entretien dense et rythmé qu'il venait de nous accorder sur la bataille, je lui remis en mains propres le livre d'entretiens *Paroles de Dien Bien Phu* que je venais de publier avec Hugues Tertrais. Je me souviens lui avoir dit, en même temps que je lui tendais l'ouvrage, que plusieurs survivants français de la bataille m'avaient confié leur regret de ne pas l'avoir eu comme commandant en chef. Un hommage respectueux au grand chef militaire, éloigné de toute polémique sur la nature d'un régime communiste que les anciens combattants français n'avaient jamais approuvé. Je me suis souvent demandé ce que le général Giap avait pensé, en son for intérieur, des propos rapportés dans cet ouvrage mais je n'ai plus jamais eu la chance de le revoir avant sa mort. C'est donc vers son fils, Vo Dien Bien, ainsi nommé par ses parents en souvenir de la victoire du 7 mai 1954 – l'année de sa naissance – que je me suis tourné pour prolonger ce dialogue symbolique. Dépositaire de la mémoire de son père, Dien Bien m'a fait visiter la maison familiale transformée en musée privé, avant de me parler longuement du Général et de l'Oncle Ho – un futur livre, peut-être…

DTH : Au début de notre enquête, nous avions demandé au Général un entretien privé mais il n'a jamais pu nous l'accorder : il était déjà à l'hôpital. C'est l'oncle Mai qui fut chargé de la liaison avec lui, notamment pour obtenir l'autorisation de citer ses Mémoires dans notre livre. La dernière fois que j'ai rencontré le général Giap, c'était en août 2009 avec notre groupe d'enquêteurs, pour lui offrir nos *Paroles de Bo Doi*. Il nous a accueillis dans une petite salle à

côté de sa chambre d'hôpital. Ce fut très émouvant et très court. Son secrétaire ne voulait pas le fatiguer. Je voyais un grand-père avec des rides sur le visage et sur les mains. Il était en uniforme. Il a marché vers nous, aidé par son fidèle secrétaire, un ancien de Dien Bien Phu. Quand il était silencieux, il me paraissait insaisissable. Mais dès qu'il parlait, tout changeait. J'étais touchée par son rire généreux, sa voix faible mais très nette avec l'accent de Quang Binh, et par ses yeux alertes et brillants. C'est passé si vite que le contenu de nos conversations me reste flou. On a dû lui présenter le livre et parler de notre enquête. Il a dû nous prononcer des mots d'encouragement… je ne sais plus. Mais je suis certaine d'un détail: à la fin de la séance de photos, le général a demandé que les deux journalistes femmes du groupe (une collègue et moi) et le photographe soient à ses côtés. Dang Duc Tue, un ami qui a remplacé la photographe devait être ému: la photo a été complètement ratée!

Vo Nguyen Giap était un grand général, et un soldat géant. Sans doute pour cela, il ne m'était pas aussi proche que certains vétérans de Dien Bien Phu. Je le connaissais comme une légende, et je n'ai jamais eu l'occasion de le connaître autrement qu'à travers cette légende-là. Je crois que le déclic est survenu quand j'ai vu ces files de gens s'allongeant de jour en jour devant les autels dressés en son honneur, chez lui et partout ailleurs dans le pays. J'ai vu venir des vétérans de la génération du Général, de vieux messieurs de plus de 90 ans aidés par leurs proches. J'ai vu venir de jeunes écoliers en uniforme. J'ai vu des parents avec leurs enfants, certains encore bébés. La plupart des gens s'habillaient en blanc ou en noir, apportaient des fleurs, des petits drapeaux vietnamiens, des portraits du Général… Il y avait un air de déjà vu, mais je ne sais pas quoi exactement, car j'étais trop petite quand les autres grands hommes du Viet Nam sont morts. Il y a eu ces jours-là, dans ce qu'on lisait, échangeait ou faisait, quelque chose qui nous rendait fiers, humbles et solidaires.

PJ : As-tu revu à cette occasion des anciens combattants que tu avais interrogés ?

DTH : Oui, avant les obsèques. Nous avons bien sûr parlé du Général. J'ai ressenti chez mes interlocuteurs un grand respect, une immense admiration. J'ai réalisé la force de cet homme de petite taille qui était encore là, quelque part dans la ville, en attendant d'être enterré là où vivaient ses ancêtres, au centre du pays. Pendant quelques jours, il a réuni toutes les générations de Vietnamiens, depuis ceux qui ignorent tout de la bataille de Dien Bien Phu, sauf son nom et celui de Vo Nguyen Giap, jusqu'aux gens qui n'ont vécu que la guerre. Quelques jours seulement, mais c'était déjà extrêmement bénéfique. J'ai alors commencé à mieux comprendre ce que j'avais lu du Général dans les livres. J'ai mieux compris les témoignages des vétérans que j'avais rencontrés sur lui, cinq ans après notre enquête. C'est sans doute exagéré car je n'y étais pas, mais j'ai mieux compris ce que représentaient pour les hommes de Dien Bien Phu les ordres signés « Van », le nom de guerre du Général. Il avait en lui une force indescriptible. Les hommes qui étaient sous son commandement lui avaient confié leur vie. Il était leur référence.

PJ : Bien des aspects de la vie et du rôle de cet homme d'État, tour à tour journaliste, professeur d'histoire et ministre, chef de guerre et négociateur, tacticien, stratège et stratégiste, sont encore inconnus et le resteront probablement encore longtemps. Le prestige qu'il acquit pendant la guerre d'Indochine et sa très grande popularité à l'issue de la victoire de Dien Bien Phu l'ont transformé en rival potentiellement dangereux pour les membres du Bureau politique les plus ambitieux, comme Lê Duan et Lê Duc Tho. Contrairement à certains de ses fidèles, victimes de purges récurrentes à l'intérieur du parti et de l'armée, Giap ne semble pas avoir été personnellement inquiété par la crainte d'un « syndrome

Napoléon» nourrie à son sujet par ses rivaux et néanmoins compagnons. Il put même conserver une relative liberté de critique de la stratégie très coûteuse privilégiée par Lê Duan et ses alliés pendant la guerre américano-vietnamienne. Mais il en paya le prix de sa marginalisation progressive au sein du Bureau politique du parti communiste et du gouvernement de la République démocratique du Viet Nam (1945-75), puis de la République socialiste du Viet Nam après la victoire de l'APV en 1975[16]. En raison de la sacralisation dont il fait désormais l'objet, mais aussi et surtout de la fermeture des archives du Parti communiste vietnamien et du ministère de la Défense, il s'avère impossible d'historiciser pleinement un tel personnage aujourd'hui. En attendant que les historiens puissent un jour relever ce défi avec des sources autorisées, il conservera encore longtemps sa part d'ombre et de mystère. Et le dialogue se poursuivra entre historiens, journalistes et témoins de cette histoire que nos deux pays, et d'autres encore, ont en partage.

DTH : Justement, nous achevons ce dialogue au printemps 2019, après une visite officielle d'Édouard Philippe dans mon pays, effectuée du 2 au 4 novembre 2018. Te voici, Pierre, de retour à Dien Bien Phu aux côtés du Premier ministre français, vingt ans après y avoir accompagné ton père…

16. On lira pour s'en convaincre le passionnant chapitre que le journaliste Huy Duc lui consacre («Tuong Giáp», intégralement traduit en français par Lô Giang) dans son ouvrage *Bên Thang Cuoc* (Du côté des vainqueurs), t. II, Editions Osinbook, Sài Gòn /Boston/Los Angeles/New York, 2012, pp. 135-180.

Briefing du Premier ministre par Pierre Journoud dans le QG reconstruit du général de Castries, novembre 2018,© Matignon

De la première visite d'un chef de gouvernement français à Dien Bien Phu

PJ : Ancien colonel d'artillerie dans la réserve opérationnelle, Édouard Philippe semble avoir lui-même tenu à visiter Dien Bien Phu où s'était rendu vingt-cinq ans auparavant le président François Mitterrand, en février 1993, dans le cadre d'une visite privée organisée en marge de sa visite d'État au Viet Nam. Il est donc le premier chef de gouvernement français, depuis 1954, à se rendre en visite officielle dans ce haut-lieu de la mémoire combattante. Un geste fort, sans nul doute, et mûrement réfléchi.

L'ambassadeur de France au Viet Nam, Bertrand Lortholary, m'a fait l'honneur et l'amitié de m'associer étroitement à sa préparation. Je pus d'abord accompagner les «précurseurs» du groupe de sécurité du Premier ministre (GSPM) et leurs interprètes (respectivement doyen et vice-doyenne de l'ULIS, l'Université de langues et d'études internationales de Hanoi), partis en mission de repérage du site et du parcours quelques jours avant l'arrivée du Premier ministre. Des hommes discrets, d'un grand professionnalisme, et

curieux d'histoire, ce qui n'a pas gâché mon plaisir de les côtoyer pendant 24 heures. Une répétition utile pour moi aussi que l'on avait chargé de guider le Premier ministre tout au long d'un périple de trois bonnes heures sur place.

Le 2 novembre débute sa visite officielle au Viet Nam. Après les entretiens protocolaires, Édouard Philippe préside à Hanoi, avec son homologue Nguyen Xuan Phuc, une cérémonie de signatures de nombreux accords de coopération franco-vietnamiens et d'une poignée de juteux contrats commerciaux. La grande presse ne retiendra surtout que les seconds, au détriment des premiers qui contribuent pourtant autant sinon davantage à la richesse, à la pérennité et à la profondeur d'une relation bilatérale… Dans la matinée du 3 novembre, le Premier ministre inaugure, sur l'autre rive du fleuve Rouge, le nouveau bâtiment du prestigieux et imposant lycée français Alexandre Yersin. Fondé en 1982, ce lycée demeure, avec son millier d'élèves dont près de la moitié sont de nationalité vietnamienne, l'un des témoins d'une francophonie toujours vivace bien qu'en recul. Le choix même du nom de Yersin traduit le sincère et profond attachement des Vietnamiens à l'oeuvre scientifique et humanitaire léguée dans ce pays par le savant colonial Alexandre Yersin, dont plusieurs associations entretiennent activement la mémoire, au Viet Nam surtout, mais aussi en France et en Suisse[17].

17. Le 1er mars 2019, à l'occasion du 76e anniversaire de la mort d'Alexandre Yersin, toutes ces associations se sont réunies à Nha Trang, devant l'imposante statue de Yersin érigée face à la mer de Chine méridionale, pour un vibrant hommage en présence de 200 Vietnamiens et de Nguyan Thi Kim Tien, alors ministre de la Santé. Une délégation de l'association française AD@lY (Les Amis de Da Lat… sur les traces de Yersin, fondée en 1994 par Anna Owhadi-Richardson) a participé à cet événement insolite, qui fut suivi d'une émouvante cérémonie autour de la tombe de Yersin, déclaré « bienfaiteur de l'Humanité », et du petit pagodon qui lui est exceptionnellement dédié, à une vingtaine de km du centre-ville.

Dans le bel amphithéâtre de ce lycée, le Premier ministre répond avec simplicité et franchise aux nombreuses questions des lycéens, auxquels se sont mêlés des étudiants vietnamiens francophones de l'ULIS, le plus important bastion de la francophonie universitaire au Viet Nam. Leurs interrogations trahissent une claire conscience des défis à relever par leur génération : les études universitaires et les débouchés professionnels, les langues et la francophonie, mais aussi et surtout, le réchauffement climatique et les moyens de le combattre, qui concentrent un tir nourri d'interrogations. Il faut dire qu'Hanoi a le triste privilège d'être, avec Jakarta, la capitale la plus polluée d'Asie du Sud-Est, et que le Viet Nam est l'un des pays les plus menacés par les conséquences du réchauffement climatique…

Après ces échanges prometteurs sur le présent et l'avenir des jeunes, Édouard Philippe gagne l'aéroport Noi Bai avec une délégation restreinte pour commencer un autre voyage, celui qui va remonter le temps.

Placé au premier rang des quelque 70 passagers, il apparaît trop grand pour les modestes sièges du petit ATR 72 qui effectue les allers-retours quotidiens entre la capitale et Dien Bien Phu. À son côté, le ministre du Budget, Gérard Darmanin. À sa gauche, Bertrand Lortholoray et son homologue Nguyen Thiep, ambassadeur du Viet Nam en France. Derrière eux, le secrétaire d'État au numérique, Mounir Mahjoubi, le conseiller diplomatique et le conseiller militaire du Premier ministre, Emmanuel Lenain et le général Benoît Durieux ; puis Christian de Castries, neveu du général de Castries ; deux anciens combattants de Dien Bien Phu, le colonel Jacques Allaire, 94 ans – doyen de notre petite délégation – et William Schilardi, 85 ans ; l'attaché de défense français, les membres des services de communication et de presse…

À l'approche du site, l'émotion est déjà palpable au bout d'une bonne heure de vol, surtout celle des anciens, submergés par tant

de souvenirs douloureux. Elle ne va cesser de s'intensifier au cours de la visite. Minitieusement préparé par l'ambassadeur de France et son équipe, en collaboration étroite avec les services du Premier ministre, le déroulé sera respecté à la lettre, à une exception près que je mentionnerai plus loin.

Après l'accueil officiel par les responsables du comité populaire de la province de Dien Bien, sur le tarmac de cet aéroport trop étroit pour accueillir l'airbus A330 de la République française resté à Noi Bai, notre cortège de 4x4 se dirige d'abord à 3 km au nord vers l'ancien point d'appui Gabrielle, sous les regards passablement intrigués mais souriants de quelques centaines d'habitants de tous âges. Jugée avant le déclenchement de la bataille comme la position la plus puissante du camp retranché, au point d'être surnommée « Le Torpilleur », Gabrielle fut submergée par une attaque de l'APV dès le matin du 15 mars 1954. Telle la proue d'un immense navire, cette colline excentrée et encore peu aménagée aujourd'hui, est idéale, compte tenu du panorama qu'elle offre sur toute la vallée de Dien Bien Phu, pour me permettre d'exposer au Premier ministre les grandes lignes de la guerre d'Indochine et de son épilogue.

Puis nous gagnons le coeur de l'ancien camp retranché, noyau d'une résistance acharnée jusqu'au soir du 7 mai 1954, et objet d'aménagements successifs et pas toujours heureux depuis les années 2000.

Le Premier ministre se recueille en premier lieu devant l'humble mémorial français, au pied duquel il dépose une gerbe de fleurs portée par deux élèves-officiers français de l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr en tenue de tradition. La minute de silence s'impose d'elle-même, tandis que le soleil atteint son zénith. Cette séquence s'achève par les confessions émouvantes de nos deux anciens combattants. Aux détracteurs, rares mais habituels en

France, des commémorations de la défaite de Dien Bien Phu, il suffira de rappeler les paroles que se met à prononcer spontanément, larme à l'oeil, bérêt rouge sur la tête et décorations sur la poitrine, le colonel Allaire à cet instant précis : « Au nom des anciens de Dien Bien et de tous nos camarades qui ont laissé leur vie dans cette vallée, je vous remercie d'être venu jusque ici, monsieur le Premier ministre, et je vous félicite pour votre courage politique », avant de livrer quelques souvenirs personnels de la bataille, de ses frères d'armes et de ses anciens adversaires. Un peu plus tard et cette fois-ci devant les caméras, il ajoute encore, d'une formule qui réconciliera les survivants et les morts : « [Dien Bien Phu] est une erreur, à tout point de vue, parce que le Viet Nam, c'est un pays dont on ne revient jamais. »

Nous nous dirigeons peu après vers l'ancien QG du général de Castries, où m'attend un autre briefing du Premier ministre, que je choisis d'orienter sur l'évolution du camp retranché et du commandement au cours de la bataille, sans occulter sa face sombre dévoilée par les témoignages, et sur les principaux soutiens internationaux reçus par les belligérants.

Le protocole avait prévu ensuite un bref arrêt de deux minutes devant le pont Bailey posé par les soldats du génie en 1953, témoin inébranlable de la bataille choisi par les habitants des différentes ethnies de la région comme lieu de prédilection de leurs échanges commerciaux, au carrefour entre le Viet Nam, le Laos et la Chine. De l'autre côté du pont, une petite foule curieuse et bienveillante, prête à accueillir chaleureusement cette haute personnalité – au propre comme au figuré. À la tête de sa petite troupe, le Premier ministre fait quelques pas et se retourne soudainement vers nous – « On y va ? » – nous incitant à transgresser le protocole. Les trous béants dans certaines planches peuvent en intimider plus d'un (ils seront comblés, mais quelques semaines après la visite, pour le 65e

anniversaire de la victoire vietnamienne, le 7 mai 2019…). On imagine alors furtivement un Premier ministre à l'eau, plongé malgré lui dans la Nam Youn, et l'embarras d'un entourage complice d'une telle bévue. Mais, à défaut de la raison, l'optimisme l'emporte et la petite troupe gagne l'autre rive, surmontant les obstacles d'un pas décidé. Le Premier ministre, ayant miraculeusement échappé au plongeon, se voit couronné d'un «nón», le chapeau conique traditionnel, par une femme admirative de son audace. Quel symbole ! Sourires et poignées de main contribuent à faire de cette séquence inattendue un authentique moment de plaisir partagé.

L'étape suivante se révèle être l'apogée réconciliatrice de cette visite particulièrement dense. Précédé par deux officiers de l'APV en uniforme blanc, qui avancent d'un pas lent et fortement cadensé, le Premier ministre va déposer une gerbe de fleurs, puis des bâtons d'encens conformément à la tradition vietnamienne, au mémorial de l'immense cimetière vietnamien, pour rendre hommage aux si nombreux morts civils et militaires de l'autre camp. La symétyrie de cet hommage, réparti à parts égales entre la France et le Viet Nam, confère à cette visite sa véritable portée réparatrice. Sans fioriture, dans le recueillement, la dignité et la discrétion, le Premier ministre aura ainsi parachevé le processus de réconciliation entamé par le général de Gaulle avec Ho Chi Minh et son gouvernement, au milieu des années 1960, et poursuivie par le Président Mitterrand lors de sa visite de 1993.

Les sourires et les rires échangés sur le pont Bailey ont laissé place à une vive émotion. La délégation est consciente de la portée historique de ce geste que le Premier ministre expliquera un peu plus tard aux journalistes, au sommet d'Éliane, siège des combats les plus obstinés : «Il me semblait qu'il était utile, au moment où ces relations se développent, de regarder notre passé commun de façon apaisée, de façon respectueuse. J'ai tenu aussi à rendre

Rencontre improvisée du Premier ministre Édouard Philippe avec les habitants de Dien Bien Phu sur le pont Bailey enjambant la Nam Youn, novembre 2018, © P. Journoud

hommage aux soldats vietnamiens qui, eux aussi, se sont battus pour l'indépendance de leur pays avec courage et avec la volonté de faire triompher leur souhait d'indépendance.»

La visite s'achève par où la bataille avait débuté, le 13 mars 1954, sur la colline Béatrice. Sa chute, dès la première offensive de l'APV, avait provoqué la stupeur parce qu'elle était tenue par le fer de lance des troupes de l'Union française, le 3e bataillon de la 13e demi-brigade de la Légion étrangère… En s'échappant du petit sentier pour tracer un azimuth audacieux, le Premier ministre prend de vitesse son entourage dans l'ascension finale de la petite colline lézardée par les tranchées et les filets de barbelés trop

vite aménagés pour le 50e anniversaire. Ses conseillers peinent à le suivre. Face à l'épitaphe célébrant l'exploit du héros de l'APV Phan Dinh Giot, la délégation restreinte reprend son souffle en évoquant le courage des fantassins des deux camps. La pause, au sommet, est courte et le trajet final raccourci par rapport au programme prévu, pour rattraper les précieuses minutes de retard prises auparavant. Rythmée par le chant d'un coq aussi décalé que surpris par cet attroupement inhabituel, la descente s'effectue par un chemin ombragé et bucolique, bordé de maisonnées et de leurs jardinets généreusement cultivés. Tout semble si paisible, désormais…

Fin de l'hommage du Premier ministre aux morts français, © P. Journoud

Hommage du Premier ministre aux morts vietnamiens, © P. Journoud

ÉPILOGUE

Le Premier ministre et sa délégation repartent, chargés des espoirs d'une coopération d'autant plus sereine et fructueuse avec le Viet Nam qu'elle sera inscrite dans une élucidation partagée des affrontements d'hier. Sur cette voie délicate de la réconciliation toujours parsemée d'opposants, d'embûches et de possibles retours en arrière, les historiens peuvent éclairer les décideurs, en s'efforçant d'éviter autant les injonctions du «devoir de mémoire» que les exhortations à la «repentance coloniale». Les autorités de cette belle province de Dien Bien ont même commencé à solliciter l'aide française pour perfectionner les différents lieux de mémoire de la bataille et contribuer au développement d'un éco-tourisme prometteur.

Dans le prolongement des 11e Assises de la coopération décentralisée franco-vietnamienne à Toulouse, début avril 2019, et d'un nouveau colloque international que je co-organisais avec mes partenaires vietnamiens sur les aspects locaux, internationaux et mémoriels de la bataille de Dien Bien Phu, je suis revenu sur le

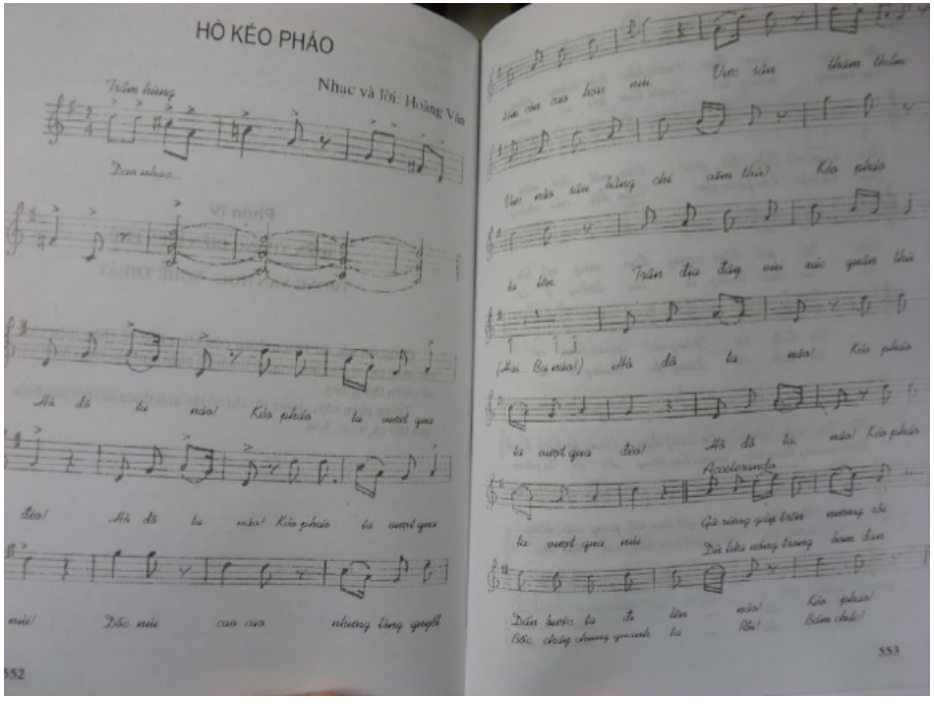
site avec une petite délégation composée d'historiens et d'écrivains, début mai 2019, notamment pour y explorer ces pistes de coopération. Grâce à l'entremise d'une jeune guide touristique francophone qui ne demandait qu'à renforcer ses connaissances historiques et linguistiques, une réunion encourageante avec les responsables du tourisme de la province de Dien Bien et le directeur du musée de la bataille a dressé le cadre général d'une future coopération. Coïncidence ? Elle s'est déroulée dans le charmant «A1 Café» impudemment aménagé il y a quelques années au pied d'Éliane, là même où Édouard Philippe avait fait une brève halte avant d'en gravir le sommet. L'une des tables exhibait déjà fièrement l'album photo de la visite du Premier ministre français à Dien Bien Phu, le 3 novembre 2018 – une date désormais historique.

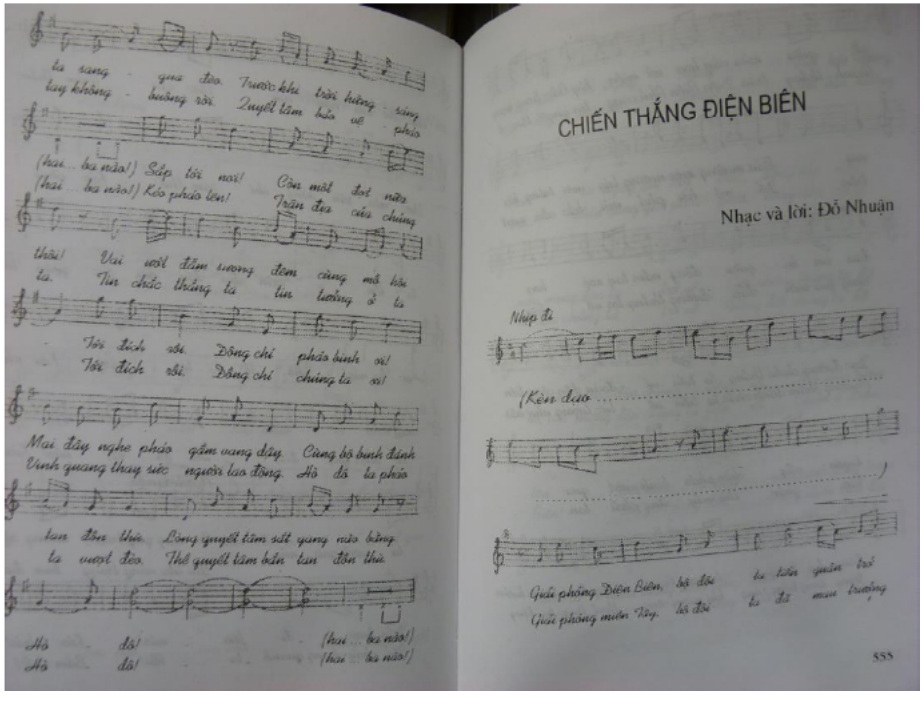
Pierre Journoud, le 7 mai 2019

La visite du Premier ministre dans le Livre d'or du café A1, © P. Journoud

ANNEXE

« HO KHEO PHAP », CHANT POUR HISSER LES CANONS (1954)





Source : Phan Nghoc Lien, Pham Ngoc Lien (dir.), *Chien thang Dien Bien Phu toan th*u («Bibliographie de la victoire de Dien Bien Phu»), Hanoi, Éditions Encyclopédies, 2004, pp. 552-554.

Traduction française (extrait)

«Oh hisse !
Nous tirons nos canons à travers les cols. Nous traînons nos canons à travers les montagnes.
Les montagnes sont si hautes mais notre détermination est encore plus élevée.
Les abîmes sont insondables mais aucun précipice n'est aussi profond que notre haine.
Nous hissons nos canons sur les positions de combats pour ensevelir les ennemis.
Et deux, et trois…
Oh hisse ! Nous traînons nos canons à travers les cols. Nous tirons nos canons à travers les montagnes.
Bombes et balles s'embrasent autour de nous.
Tenons-bon, ne lâchons pas nos canons, protégeons-les.
Et deux, et trois…
Montons nos pièces d'artillerie sur les positions de combats. Nous avons confiance en nous, nous sommes sûrs de notre victoire.
Hissons nos canons… hissons-les…»

Commentaire

En janvier 1954, les canons de l'Armée populaire répartis sur les routes autour de Dien Bien Phu ont été dirigés vers leur position de combat. Hoang Van, commissaire politique d'une troupe d'artistes rattaché à la division 312, fut envoyé en repérage pour préparer la

venue de chanteurs et de danseurs qui devaient galvaniser les militaires avant et après les combats. Il fut profondément touché par la mission des canonniers et ceux qui les aidaient à traîner les pièces d'artillerie sur les pistes étroites et particulièrement raides, mètre par mètre, sous la menace permanente des bombes de l'adversaire et des accidents. Certains soldats périrent en essayant d'empêcher les canons de 105 mm de dévaler sur les pentes vertigineuses des montagnes. Hoang Van écrivit cette chanson la nuit où disparut l'un d'entre eux, lors du retrait des canons consécutif à la décision du général Giap de reporter la date de la première offensive sur le camp.
Hoang Van n'était pourtant pas un musicien professionnel. Né en 1930 d'une famille de lettrés, Hoang Van (de son vrai nom Le Van Ngo) intégra le Vietminh dès l'âge de 16 ans. Avant de devenir responsable de la troupe artistique de la division 312, il rédigeait des articles et faisait de la propagande auprès des soldats ennemis pour les rallier à la cause de la révolution. Il avait certes écrit quelques chansons, depuis 1951, sur certaines victoires du Vietminh (*Victoire de Hoa Binh*, *Victoire de Tay Bac*…), mais c'est avec « Ho keo phao » qu'il fut reconnu comme compositeur. La chanson, composée sur des airs de musique traditionnelle et populaire, fut aussitôt apprise par coeur par des milliers de soldats et devint l'un des chants les plus connus de la bataille de Dien Bien Phu.
Hoang Van est aujourd'hui considéré comme l'un des plus importants compositeurs de l'école de musique dite «rouge» (communiste) du Vietnam.